

Valse Automnale

PAROLES ET MUSIQUE DE JEAN-EUGÈNE MARSOUIN

A celle qui aime le bruit des feuilles sèches.

Moderato 1^{re} di Valse

Viens, par le brun sentier Va-ga-bon-der mi-gnon-ne. Par ce beau jour d'au-tom-ne Al-lons, nous a-mu-ser! Pro-fi-tons ma Mu-set-te-Des der-niers jours de fé-te-Qu'un so-leil gé-né-reux Pro-cure aux a-mou-reux.

I

Viens, par le brun sentier
Vagabonder, Mignonne,
Par ce beau jour d'automne,
Allons nous amuser.
Profitions, ma Musette,
Des derniers jours de fête,
Qu'un soleil généreux
Procure aux amoureux.

III

Une dernière fois,
Viens écouter, ma belle,
La jolie ritournelle
Du ruisseau dans le bois.
Profitions bien, ma mie,
De ce reste de vie,
Bientôt les bois ombreux
Seront silencieux.

II

Viens, dans le bois jauni,
Avant que l'hiver sombre,
Jette sur lui son ombre
De tristesse et d'oubli.
Dans la forêt sonore
Allons courir encore,
Et faire nos adieux
A ses chanteurs joyeux.

IV

Pour nous viendra ce temps :
L'automne de la vie ;
Aussi sera flétrie
La fleur de nos vingt ans.
En attendant, ma chère,
D'un amour pur, sincère,
Aimons-nous tous les deux,
En vrais bons amoureux !



VOICI L'AUTOMNE !

Sur le trottoir brûlant encor,
Des milliers de feuilles vieilles
Exécutent leur danse étrange et monotone ;
On dirait un bal de lutins
Que conduit le vent des lointains :
Voici l'automne !

Au bois, les arbres dépouillés
Dressent leurs squelettes rouillés,
Et l'oiselet frileux dans les branches frissonne ;
Le ruisseau gémit dans son lit
De gazon qui sèche et pâlit :
Voici l'automne !

JULES MAZÉ.

ALBERT LOZEAU.

Octobre 1901.

stature majestueuse ou dans un geste gracieux qui vous attire et vous captive ; dans un geste qui prie ou dans un geste qui donne au mendiant ? Ne l'avez-vous pas vu dans ces infinis petits riens étonnamment pleins de grandeur qui vous laissent tout surpris et comme sous le charme d'une harmonie qu'une grande âme seule peut rendre ? Car il faut être grand pour bien faire les petites choses, il faut avoir une âme d'élite pour faire vibrer les fibres les plus obscures, les plus reculées, il faut avoir un raffinement d'exquise délicatesse et de noble sensibilité et c'est là le propre d'un cœur bien fait et bien placé de jeune fille, ce cœur qui fait que la femme est femme ; ce cœur ou plutôt ce petit ange, ce rayon de l'infini que le Créateur a mis là pour répandre le bonheur dans des atmosphères brûlantes d'amour ou d'amitié. Ce cœur de jeune fille, qui l'a connu ne peut l'oublier, qui le méconnaît perd le nom d'homme, qui en doute n'a jamais eu vingt ans !

Dites-moi, Mesdames et Messieurs, vous souvient-il encore de ces temps heureux—loin pour plusieurs, assez rapprochés pour d'autres—de ces temps où votre mère en murmurant des chants—des chants de mère—vous berçait en vous étreignant sur sa poitrine ; de ces temps où votre père laissait couler dans ses moustaches vos menottes blanches ou roses, ou pâlies, ou sucrées de bonbons à la crème ou de miel parfumé ?

Cœur de mère ! Cœur de père ! Cœur de jeune fille ! Je vous aime ! Cœurs de riches, cœurs de pauvres, cœurs de malheureux, cœurs larges, cœurs vertueux, cœurs aimants, Dieu vous a faits avec toutes vos grandes aspirations. Vous êtes des preuves de sa bonté, de sa grandeur : je vous aime aussi !

M. Pelletier a actuellement un long travail sur le métier, développant, cette fois, les idées plus haut émises ; il parlera du cœur, morceau de mystère fait chair, temple de l'amour et de tous les sentiments humains. Tâche ardue : mais M. Pelletier est un homme que rien n'embête. Souhaitons lui de s'en tirer, comme la première fois, à son honneur.

Comme poète, mon confrère est lu avec grand plaisir par les lectrices des pages féminines de *La Presse* et de *La Patrie*, où il publie assez régulièrement. Il se délecte des chefs-d'œuvre de Chateaubriand et d'Alfred de Musset. Il a du goût. Retrouvons quel'influence de ces lectures soit dans sa prose, soit dans ses vers ? Mon sens critique n'est pas tellement aiguisé qu'il me soit possible de l'affirmer ou de le nier ; et je ne ferai pas la sottise de dire à M. Pelletier qu'il nous fait songer à l'un ou à l'autre de ses maîtres.

Son vers est léger, ennemi de la licence poétique moderne, c'est-à-dire que, si nous pouvions le classer, nous lui décernerions le qualificatif envié : classique. Ici se remarque ce qui fait de M. Pelletier un écrivain d'esprit unique : l'absence de toute crainte de critique. M. Pelletier se permettra héroïquement un mauvais vers, en toute connaissance de cause, simplement—le but est peut-être louable—afin de prouver le libre-arbitre.

Parmi ses pièces qui méritent citation, nous donnerons :

BAISERS

Du baiser des zéphirs naissent les fleurs des bois
Emportant leurs parfums sur d'invisibles ailes ;
Et les amoureux fous, aux bruits des cascades,
Mélangent éperdument leurs chauds baisers—parfois.

Vos prunelles souvent filtrent des rayons d'âme
Pour l'être aimé : ce sont les baisers de vos yeux !...
La nuit, l'étoile d'or, qui brille aux vastes cieux,
Jetté au front des mortels son baiser plein de flamme.

Le ruisseau qui passe, aux herbes de ses bords
Abandonne le froid de ses baisers humides...
Les prières d'amis, en leurs envois timides,
Sont des baisers bien doux pour les âmes des mor's...

Qui fait naître sur terre une aurore riante ?
Le baiser de la nuit et le baiser du jour !
Et qui nous conduira dans l'éternel séjour ?
C'est un baiser d'hostie à notre âme mourante !...

Mentionnons aussi *Moines à Matines*, *A une Inconnue*, etc., poésies qui sortent du banal.

Mais, dans la composition de toutes, mon confrère ne vise pas suffisamment à l'art. Je crois que s'il s'en donnait la peine, ses pièces respireraient beaucoup plus la vraie poésie qui va droit au cœur porter du frisson.

M. Pelletier a du talent et il le prouve souvent, mais le philosophe tue en lui l'artiste. Il doit se dire :